

Texte de la présentation vidéo de la
FAUSSE *ARLÉSIENNE*
du Metropolitan Museum of Art

Benoit Landais

J'ai enfin une Arlésienne! Dans sa lettre du 6 novembre 1888, Vincent triomphe : *Elle s'appuie sur une table verte et est assise dans un fauteuil de bois orangé* . Son grand motif de fierté ? *une figure (toile de 30) sabrée dans une heure*.

L'exercice le plus difficile qui soit a été réalisé sous les yeux de Paul Gauguin qui l'a rejoint en Arles. Pas même une heure pour *Marie Ginoux*, au visage gris, tenancière avec son époux Joseph, du Café de la gare.

Vincent y reviendra : “ *C'est là un portrait peint en trois quarts d'heure*”. La toile respecte le scrupuleux équilibre des complémentaires : *fond citron pâle, et l'habillement noir, noir noir, du bleu de Prusse tout cru*. L'ombrelle et le fauteuil orangés répondent à la table verte, le reste est tout en subtilités coloristes.

Dans le même temps, Gauguin avait tombé le grand dessin très étudié d'où il tirera le *Portrait de Marie Ginoux* aujourd'hui au Musée Pouchkine.

Son dessin restera en Arles quand celui que Vincent surnomme de manière amusante *le petit tigre bonaparte de l'impressionnisme* quitte prestement Arles à Noël 1888, au

lendemain de l'oreille coupée.

La toile de Vincent, aujourd'hui au Musée d'Orsay, passera à Theo van Gogh qui, deux mois après la mort de son frère, la vendra à tempérament à Emile Schuffenecker, peintre-collectionneur-faussaire et par surcroît radin, voleur et cynique puisqu'il se vantera de l'avoir obtenue pour 50 francs, ne s'étant acquitté que du premier des quatre versements.

Une copie existe, elle est réputée authentique et conservée au *Metropolitan Museum of Art de New York*. La critique la préfère de très loin à la toile d'Orsay. De très nombreux auteurs ont dit leur enthousiasme... et certains, forts d'avoir remarqué que la *Correspondance* conservée ne tolérait pas deux toiles authentiques, ont décrété que la toile de Vincent était fausse. La critique a gravement tort. Les évidences sont par dizaines, mais quelques détails décisifs suffiront à montrer que la copie n'est pas authentique elle est trop lisse, avec son bleu de cobalt et son mauvais jaune, elle délaisse l'ombrelle et les gants, proprement diaboliques impossibles à copier.

Vincent n'était pas très soigneux de la palette qu'il utilisait tous les jours et un surcroît de pâte séchée s'est déposé au pli de l'index de Mme Ginoux. Quand Vincent a détourné l'index avec un pinceau fin, son trait rouge a été détourné par le petit amas de pâte. Dans la copie, il n'y a pas de cône de pâte, mais le trait de pinceau est repris à l'identique dessinant une forme absurde. L'accident ne s'expliquant plus, l'effet sans la cause montre qu'il s'agit

d'une copie servile qui démasque le faussaire.

Vincent a peint un accoudoir au fauteuil. Une sorte de parenthèse fermée en dessine le contour. En copiant, Schuffenecker confond. La joue de l'accoudoir devient le montant du fauteuil, trop fin et tordu, et le haut de l'accoudoir se transforme en inexplicable planchette. Schuffenecker copie, par endroit trait à trait, mais il ne comprend pas. Il ne comprend pas le châle arlésien et ajoute des pointes, comme il l'a fait au poignet, il ne saisit pas l'expression du visage et peint la bouche en cœur, il manque la position du bras posé sur le genou. Il préfère, pastiche oblige, des livres aux accessoires indispensables de toute Arlésienne à l'époque. Tout ce qui "faisait" un Vincent a fui la copie qui n'est plus qu'un tableau gentillet de peintre fin de siècle...

Ce n'est pas la qualité de cette copie qui explique son maintien aux catalogues et les innombrables compliments qu'elle a reçus, ce sont les croyances des historiens d'art. Ils ont une Bible, les provenances. Selon eux, la copie ne pourrait pas être fausse, car elle viendrait de Marie Ginoux. Leur Bible a été beaucoup arrangée, elle l'a encore été tout récemment. L'*Arlésienne* qui vient des Ginoux est celle-ci. Si les amateurs de la toile du *Metropolitan* ne reconnaissent pas ce fait, c'est parce qu'il leur faudrait admettre que leur image est fausse, admettre qu'ils se sont trompés. Pourtant, tout est clair.

A Saint-Rémy, Vincent n'a pas oublié comment il avait fasciné Gauguin quinze mois plus tôt en Arles. Il va faire d'une pierre plusieurs coups. Madame Ginoux est malade.

Elle a, dit Vincent, souffert d'influenza suivie d' *une complication assez inquiétante, nerveuse et retour d'âge pénible* et ressemble désormais à un *vieux grand-père*. Vincent a besoin d'elle et de son mari pour expédier Auvers, où il va résider, ses meubles qu'il a laissé chez eux. Il va prendre le dessin oublié par Gauguin et peindre quatre toiles de la belle femme qu'il a connue. Un exemplaire pour Marie Ginoux, un pour Gauguin qui a fourni le modèle, une pour Theo qui paie la toile et les tubes, une pour lui-même, qu'il emportera avec lui à Auvers. Vincent apporte sa toile à Marie Ginoux le 22 février 1890. Le directeur de l'asile, qui a vu Vincent partir avec un *Portrait d'Arlésienne* et revenir sans, le confirme dans une lettre le surlendemain à Theo, même s'il s'imagine la toile perdue : *Il avait emporté avec lui un tableau représentant une Arlésienne et on ne l'a pas retrouvé.*

Cette toile est le *Portrait d'Arlésienne* cédé, par Joseph Ginoux, le 17 octobre 1895, pour 60 francs, au marchand parisien Ambroise Vollard. Elle sera revendue à Adrien Hébrard, qui la rend, sous ce nom, le 16 août 1896.

Pour les jongleurs en provenance cela est faux. Ils voient les Ginoux vendre la toile de New York qui a tellement besoin de faux papiers. Du coup il leur manque la provenance d'une des cinq toiles, mais ils jonglent, inventent des histoires. transforment leurs incertitudes en vérités, falsifient.

L'historique de la toile du *Metropolitan* est facile à établir. Emile Schuffenecker l'a vendue à son ami et client

Auguste Bauchy, patron du *Café des Variétés*, lequel la remet bientôt — avec une grosse partie de sa collection — Georges Chaudet qui la cède à son tour, dans un lot de trois toiles auxquelles il ne donne pas les titres, le 12 décembre 1896, de nouveau à Ambroise Vollard. En mai suivant, Vollard vend la toile, dont il ignorait le titre, comme la *Dame jaune* à Mme Faber aussi connue sous son nom de jeune fille Alice Ruben, de Copenhague. Elle ira ensuite au peintre Bernt Grönvold, lequel la cédera le 20 juin 1917, pour 100 000 DM, au marchand berlinois Cassirer qui lui avait pourtant d'abord dit qu'elle ne valait rien, mais il avait un client... Sally Falk. Moins d'un an plus tard, Falk remet la toile en vente chez Cassirer... à leurs débuts, les faux rencontrent toujours quelques difficultés sur le marché, le temps qu'il s'habitue. La suite de l'historique est connue et admise par tous, jusqu'à l'entrée de la toile au *Metropolitan* en 1951.

Peinte par Vincent quand ? Jamais bien sûr. Quand Theo est descendu voir son frère hospitalisé en Arles il n'existe de copie, ni chez les Ginoux, ni dans l'atelier de Vincent. S'il y avait eu une réplique, Vincent, qui sait que Theo a rendu visite au Ginoux, n'aurait pu écrire à son frère : *as-tu vu, lors de ta hâtive visite, le portrait en noir et jaune de Mme Ginoux? C'est là un portrait peint en trois quarts d'heure. C'était pourtant la seule solution. Un an plus tard, la toile que Vincent a expédiée à Theo le 24 (ou le 30) avril 1889, est toujours sans réplique, puisque Vincent répète : le portrait en jaune et noir. Entre temps, malgré la profusion des lettres et l'emploi du temps*

connu, pas de traces. S'agissant d'une toile trophée, le lourd silence a un sens précis, il écarte toute éventualité de réplique.

Que manque-t-il pour convaincre de leur méprise les promoteurs du faux? Un *smoking gun*? Une photographie de Schuffenecker en train de peindre le faux serait beaucoup demander, mais on peut en proposer trois, incontournables. Le premier est que le faux apparaît sur le marché *avant* que la toile de Vincent n'ait quitté la collection de Schuffenecker, seul à la détenir après Theo. Le second est apporté par Jill Grossvogel. Auteur du catalogue raisonné de l'oeuvre de Schuffenecker, elle a retrouvé dans un carnet de dessin mis en vente par une galerie londonienne, le croquis de Schuffenecker préparant... son soi-disant "van Gogh". Le dernier, puisqu'il est recommandé de frapper la bête à la tête pour éviter qu'elle ne souffre, est que, contrairement à Vincent, Schuffenecker ignorait tout de la coiffe arlésienne. Cet "abruti", ce "malade", ce "fourbe", cet "imbécile" – ces compliments, qui en ignorent d'autres, sont ceux de ses amis – fit sortir du côté des cheveux enroulés le ruban qui, chez Vincent, tombait naturellement derrière eux. Qu'avait-il dit au fait? *Les femmes sont bien belles ici, ce n'est pas une blague.*